

## CHAPITRE XIII.

Irapuato. — Échange de chevaux. — Salamanca. — Celaya. — Le savon-monnaie. — Apaseo et les *maguayales* à pulque. — Queretaro. — Steppes. — San-Juan del rio. — Une fée dans le désert. — Arroyo Zarco.

30 janvier. — Je m'éveillai fort tard, mais assez dispos et résolu à me remettre en route. Je m'en repentis bientôt, car, à peine à cheval, le malaise précurseur de la fièvre se fit sentir, mais j'étais parti et n'ai jamais aimé à revenir sur mes pas.

Je traversai Marfil de nouveau et, prenant la direction du sud, je m'engageai dans les plaines de l'hacienda de *Burras*, qui descendent vers Irapuato. A 3 ou 4 lieues de Marfil, je fais halte au hameau de *Puerto-Molinero*. Les frissons et la fièvre me secouent de la tête aux pieds. Un bon vieillard, auquel je demande un verre d'eau, me fait entrer chez lui et me force d'accepter un verre de pulque. Il m'engage à me défaire de mon cheval, dans lequel il voit la cause de mon indisposition. Le pauvre animal semble avoir perdu la faculté de locomotion, il s'agite péniblement sur place. Aussi cette journée fut-elle rude, et je ne prêtai pas grande attention aux beautés du paysage, assez monotone du reste.

Enfin j'atteignis Irapuato, pueblo ranchero de 2 à 3000 âmes, situé à 10 lieues environ de Guanajuato. La rue par laquelle j'arrive est barricadée; comme à Silao on me demande des nouvelles des voleurs.

La cour et surtout le corral du meson sont immenses; il y a plus de cent chevaux aux râteliers. Leurs maîtres sont des hommes des champs au visage bronzé, à la mine énergique. Ils remplissent la fonda, le patio, le corral;

ils causent de leurs chevaux surtout, en racontent maintes prouesses, et bientôt des marchés s'engagent, des échanges se concluent : j'ai l'espérance de faire affaire ici.

En effet, parmi cette foule se trouvait un piquet de milice provinciale, espèce de gendarmerie qui a remplacé l'ancienne *acordada*, et Miguel vient m'annoncer qu'un des miliciens me propose un échange au pair. Sa bête vaut moins que la mienne, mais elle a un *sobrepaso* très-franc; avec une bonne nourriture elle prendra de la mine, et je m'empresse de conclure le marché.

Une tournée que je fis par la ville me permit d'admirer dans l'ombre la silhouette de quelques monuments qui me parurent imposants, notamment le couvent de la *Enseñanza*.

J'étais à cheval au point du jour, le 31, et vins déjeuner à Salamanca, jolie petite ville de 4 à 5000 âmes. Encore des *fortines*. On me montre le couvent des Augustins, qui est fort beau; l'église surtout est d'une richesse extrême. On fabrique à Salamanca des *mantas* ou toile de coton. Le district environnant est très-fertile et la plaine est couverte de ranchos et d'haciendas.

Je voyageai fort agréablement ce jour-là et demurai enchanté de mon échange. Nous fîmes une seconde halte au pueblo *del Aguaje* ou de l'Aiguade, composé de quelques maisons basses entourant une place carrée grande comme le champ de Mars, ou tout au moins l'esplanade des Invalides; c'est un relais des diligences. De là à Celaya, on compte 6 lieues. J'en avais déjà fait 10 à 12 depuis le matin et ma journée eût été remplie, à la rigueur; mais, comme j'étais sans fatigue ni fièvre, et que j'avais la perspective d'une triste soirée dans ce bienheureux pueblo, je résolus de faire encore ces 6 lieues. Mon bidet se conduisait admirablement, je lui offris un *manajo* de maïs, et après lui avoir soigneusement frotté les pieds de citron, ainsi que je l'avais vu

pratiquer maintes fois par des cavaliers mexicains dans de longues traites, je me dirigeai vers Celaya à travers une contrée assez sauvage, mais fertile et partiellement cultivée, où je rencontraï plus de lièvres que de voyageurs.

Les rues étroites de Celaya étaient soigneusement barricadées, et les sentinelles me demandèrent beaucoup de renseignements sur *los ladrones*. C'était à me faire croire à la réalité de leur existence. Toujours est-il qu'ils n'ont en rien inquiété la mienne, et je peux dire d'eux ce qu'a dit M. Th. Gautier des brigands espagnols : « Ils ont été pour moi des êtres purement chimériques, des abstractions; une simple poésie. » Aussi j'avoue que, sans aller jusqu'à nier leur existence, ce qui serait nier l'évidence et me déjuger, je n'en demeure pas moins porté à douter de la grande moitié des histoires que l'on raconte sur eux.

Celaya fut fondée en 1570 par le vice-roi don Martin Enriquez de Almanza, sous le nom de *Concepcion de Celaya*. Le plateau sur lequel elle est assise est élevé de 1835 mètres au-dessus de la mer, suivant Humboldt. La population est de 8 à 10 000 âmes; on y fabrique principalement des objets de harnachement et en général tous les articles de cuir, dont la nomenclature est longue au Mexique, et enfin des savons. L'abondance du *tequesquite* dans les environs de Queretaro, jointe à celle des graisses dans ces cantons très-riches en bétail, permet de donner ce dernier article à très-bas prix. L'usage en fait un objet d'échange en lui attribuant une valeur monétaire, ce qui peut être fort commode pour les habitants de l'endroit, mais ce qui est à coup sûr fort ennuyeux pour les voyageurs, attendu que, grâce à de sottes rivalités, le savon qui porte l'estampille d'une ville n'a pas cours dans une autre et encore moins hors du district. La valeur de ces

petits pains est d'un *tlaco* ou d'un *cuartillo* au maximum. Je ne pus éviter d'en emporter quelques échantillons que je consacrai à leur usage le plus normal, celui de me débarrasser de la poussière des routes.

Les quartiers intérieurs de Celaya sont jolis, les maisons coquettement peintes. Aucune autre ville du Mexique ne m'a paru porter aussi complètement le cachet du moyen âge, ce qui tient vraisemblablement au peu de largeur des rues mal alignées. J'ai admiré une place qu'entourent en partie les couvents des carmes et des franciscains; ce dernier renferme un collège. L'église des Carmes, construite pendant la guerre de l'indépendance par un créole de Celaya nommé Tresguerras, est une construction de la Renaissance fort imposante, quoique le style n'en soit pas très-pur. Elle a un clocher et une coupole dont la hardiesse n'est pas sans majesté; l'intérieur, trop resserré, est sombre malgré un luxe inouï d'ornementation. Toutes les cloches de la ville étaient en branle, probablement en l'honneur de la vigile de San Ignacio, et ce fut toute la soirée un carillon assourdissant; les Mexicains m'ont rendu les cloches odieuses, et depuis ce voyage j'ai toujours pensé que cette manière de se mettre en communauté d'idées avec une fraction de la population, cette fraction fût-elle la majorité, devrait être considérée chez les nations civilisées comme une de ces choses que les Anglais qualifient de *public nuisance*.

Le lendemain était le 1<sup>er</sup> février. A une lieue de Celaya, je passe, au petit jour, un fort beau pont de pierre orné de colonnes et d'obélisques; on paye un medio pour s'en servir. La rivière qui fait semblant de couler dessous est la *Laja*, qui a une importance réelle, à ce qu'il paraît, à l'époque des pluies. Elle va se joindre au rio Lerma pour former le rio Santiago. Au delà, la route suit une chaussée élevée au travers d'un marécage. Puis le sol change d'aspect, il devient sec, et

bientôt je vois s'étendre devant moi de vastes champs de maguey au milieu desquels on rencontre, à 6 ou 7 lieues de Celaya, le pueblo d'Apaseo, où je m'arrête pour déjeuner, dans l'espoir, qui ne fut pas déçu, de boire de bon pulque.

Ces *maqueyales* sont en effet les vignes qui fournissent cette boisson. La plante est plus grande que celle du mescal; le vert en est glauque. Le pulque n'est autre chose que la sève destinée à alimenter la tige qui porte les fleurs, si on la laissait se développer, mais c'est précisément au moment où la hampe est sur le point de jaillir du corazon qu'on creuse au centre de celui-ci un trou énorme, au-dessus duquel on réunit en faisceau les feuilles centrales. C'est à une certaine tendance à se rapprocher qui se manifeste dans ces feuilles que les cultivateurs indiens reconnaissent le moment où ce phénomène est sur le point de se produire. Il faut une observation intelligente et une habileté que donne seule une longue habitude pour ne pas porter prématurément le fer dans la plante et causer par là sa mort. L'âge de la maturité varie, selon les districts, de douze à vingt et même vingt-cinq ans; à Cholula, exceptionnellement, la plante est mûre à huit ans.

Ce trou se remplit d'un liquide incolore qui prend le nom d'*aguamiel*; on le vide deux et trois fois par jour. La quantité qu'un pied fournit en vingt-quatre heures varie également selon les districts, aussi bien que la durée de la période productive. En moyenne, cette production est de 18 à 20 *cuartillas* par jour pendant cinq mois: la *cuartilla* représente un demi-litre environ. La plante meurt quand la sève est ainsi épuisée.

La récolte se fait de la manière la plus primitive. Les hommes qui en sont chargés portent sur leur dos, retenue à leur front par un filet de corde, une outre dont l'ouverture est fixée au-dessus de leur tête. A la main ils

tiennent une longue calebasse légèrement recourbée et terminée à son extrémité la plus étroite par une corne de bœuf; cet instrument s'appelle *acojote*. Ils sont en outre munis d'une large cuillère à manche court qui leur sert à nettoyer et agrandir le trou.

Quelques feuilles ont été abattues pour faciliter d'un côté l'approche de la menaçante liliacée. L'opérateur arrive; il plonge dans le liquide l'extrémité garnie de la corne, appuie ses lèvres à l'ouverture opposée, fait le vide, l'*acojote* se remplit et le contenu passe dans l'outre.

L'*aguamiel* est très-doux, ainsi que l'indique son nom; on le met dans de grandes jarres en y ajoutant de la *madre de pulque*, c'est-à-dire du pulque légèrement aigri qui doit provoquer chez le nouveau une fermentation indispensable. Dès le deuxième jour, le liquide prend une teinte laitense qu'il conserve; au bout de trois ou quatre jours, il a perdu une partie de sa douceur et peut se boire; avant ce temps, il est agréable au goût, mais peu sain.

Pour l'expédier on le met dans des outres auxquelles il emprunte à la longue un bouquet désagréable, qui justifie en partie la mauvaise réputation que beaucoup de voyageurs lui ont faite. Pour moi le pulque a été un régal. Humboldt assure que, prise avec modération, cette boisson est salutaire. En fortifiant l'estomac, elle favorise les fonctions du système gastrique.

La consommation du pulque au Mexique est incalculable; la capitale seule en absorbe de 40 à 50 millions de litres annuellement. Aussi les *maqueyales* sont-ils une source de richesse pour certains cantons; il y a des Indiens qui en possèdent jusqu'à cinquante mille pieds. Le pulque le plus renommé est celui de Cholula, près de Puebla; celui des *Llanos de Apam* vient en seconde ligne.

Les *maqueyales* à pulque ont la même physionomie

sévère que ceux à mescal. De loin en loin seulement, on voit s'élever sur quelques perches un petit échafaud : c'est un poste du haut duquel un veilleur armé d'un fusil éloigne les maraudeurs à l'époque de la récolte.

Au delà du district d'Apaseo, à l'extrémité du *Bajío*, une plaine fertile conduit jusqu'à Queretaro. De tous côtés, au milieu de champs cultivés et bien arrosés, surgissent des touffes de verdure encadrant les bâtiments d'un rancho ou d'une hacienda, le clocher d'un village indien. Ces pueblos ont un air riant; des clôtures de cactus *organo* entourent les jardins.

Cette plaine s'étend jusqu'au pied du mamelon sur lequel est situé Queretaro, capitale de l'État de ce nom, dont j'avais franchi les limites quelque part, entre Celaya et Apaseo. C'est la province la moins étendue de l'Union; son area est de 6300 et quelques kilomètres carrés seulement, c'est-à-dire l'équivalent du duché d'Oldenbourg ou de l'ancien duché de Parme. La population est de 132 000 habitants environ, adonnés principalement à l'élevage des bestiaux et surtout des moutons. Les montagnes ont donné beaucoup de métaux précieux autrefois, mais l'exploitation des *reales* del Palmar, de Guasquiluco, Escalonas, Juchitlan, etc., arrêtée par l'insurrection, n'a repris que faiblement depuis.

On compte 5 à 6 lieues d'Apaseo à Queretaro où j'arrivai vers trois heures de l'après-midi. Cette ville date de la fin du *xvi<sup>e</sup>* siècle, et porte le cachet de son époque: l'aspect en est sombre au premier abord, mais on est frappé de l'air de noblesse imposante de ses constructions de briques à encadrements de grès, sur lesquelles la peinture et le lait de chaux ne sont pas venus effacer périodiquement le travail du temps. On remarque leurs grandes proportions, l'élévation des étages, au nombre de deux souvent, et les belles serrureries anciennes des balcons, des grilles et des portes. Les églises et les cou-

vents sont nombreux et d'aspect monumental. Les rues sont bien percées, bien pavées et bordées de trottoirs *enlozados*, c'est-à-dire, formés de dalles de grès (*lozero*). Le grès est commun à Queretaro; il y a dans le voisinage des carrières qui en fournissent de fort beau; celui de Guivilpa et de Caretas notamment est très-estimé. Ce *lozero* est d'un bel incarnat, qui s'altère malheureusement en peu de temps au contact de l'air, et disparaît sous une nuance cendrée.

Un aqueduc supporté par des piliers élancés et des voûtes hardies fournit à la ville de l'eau des montagnes voisines; il vient aboutir dans les magnifiques jardins du couvent des franciscains, auxquels il donne ses prémices. Cette eau vient ensuite alimenter les nombreuses fontaines qui ornent les places et les carrefours, arrose les rues et porte la fertilité dans une foule de *huertas* verdoyantes, cachées derrière ces murailles bistrées.

On fabrique à Queretaro des savons, du pulque, des cigares qui ont la forme de ceux de Manille. Le tabac, quoique inférieur à ceux de Tepic et de Vera-Cruz, en est bon, et cette industrie prendrait du développement, n'étaient les entraves de la régie. Mais la principale industrie du lieu est la fabrication des draps, serges, bayettes et autres lainages. Les laines du district sont renommées, et la tribu indienne des Otomites, qui habitait cette région, fournit des bras pour les mettre en œuvre; on compte encore dix à douze mille Indiens sur le chiffre de la population qui est de trente à trente-cinq mille âmes.

Au sud de Queretaro s'élève la côte de la Noria, qu'il faut franchir pour aller à Mexico. Les pâles lueurs de l'aurore du jour suivant me surprisent au sommet, à l'endroit où la route s'engage dans la montagne; je me retournai pour jeter un dernier coup d'œil sur cette ville qui dormait à mes pieds, et qui, avec ses clochers, ses

coupoles et son aqueduc qui coupe la vallée, présente un coup d'œil merveilleux.

Du revers méridional de la cuesta de la Noria jusqu'à San-Juan del rio s'étendent des plaines immenses d'une nudité naissante. Jusqu'à l'hacienda del Cazadero on rencontre encore quelques arbres, quelques champs cultivés; au delà, ce sont des steppes légèrement onduleux, dont rien ne rompt la monotonie : pas un arbre, pas une clôture, pas une pierre, pas une maison; çà et là une faible nuance verte indique un maigre gazon; rien n'y trace la route à suivre, si ce n'est les nombreuses, mais bien légères empreintes de roues qui se croisent sur le *tepetate*. L'air ambiant flamboie en s'élevant du sol échauffé comme au-dessus d'un poêle, et produit à l'horizon des effets de mirage. Bien que l'atmosphère soit parfaitement calme, de petites trombes de poussière, que l'on prendrait volontiers de loin pour de minces colonnettes de fumée trahissant un campement, s'élèvent verticalement, et demeurent quelques instants en suspension dans l'air avant de se dissoudre soudain comme par magie. C'est là un phénomène particulier aux plateaux des deux Amériques, et Humboldt, qui l'a observé sur les bords de l'Orénoque, comme je l'avais observé sur ceux du Sacramento, l'explique par des courants d'air qui naissent, à la superficie du sol, des différences de températures entre le sable nu et les espaces gazonnés.

Une autre particularité de ces steppes mexicains, c'est la soudaine apparition de bandes innombrables de petits oiseaux, dont le nom doit être Légion, mais que je ne connais pas du reste. Ils partent, s'élèvent, plongent et viennent raser le sol sur lequel leur troupe serrée projette l'ombre d'un nuage, s'élèvent de nouveau, rompent leur vol, se posent, tout cela avec une vivacité, une précision dont rien ne peut donner l'idée, si ce n'est l'observation de ces armées d'insectes ailés que l'on voit

par les beaux soirs d'été jouer au-dessus des étangs et des marécages.

Je me croise à distance avec une caravane qui vient ajouter son contingent de couleur locale à la scène, longue file de charrettes à roues pleines grossièrement façonnées à la hache, traînées par plusieurs paires de bœufs ou de mules, chargées comme des montagnes, conduites par des hommes à cheval vêtus de cuir.

Ces scènes laissent de grandes impressions : c'est le désert, mais le désert participe trop de l'immensité, pour qu'aucune image sombre et navrante puisse le définir; au sein de cette nature grave, la poitrine se dilate, et l'homme se sent heureux d'avoir à la disposition de ses poumons une si glorieuse somme d'air libre.

L'hacienda del Sauce s'élève au milieu de ces plaines que fertilisent les pluies de l'hivernage; avec ses grands murs blancs et les roues de ses *norias*, elle ressemble à un caravansérail de l'Orient. De là à San-Juan del rio il n'y a que trois lieues ou trois lieues et demie.

La plaine devient onduleuse et l'horizon se rétrécit singulièrement; les illusions s'envolent et font place à l'ennui, qui allonge tant les chemins. Mais les pays accidentés ont des réserves inattendues et merveilleuses : je me trouve tout à coup en vue de San-Juan, au moment où, maudissant cette monotone succession de montées et de descentes, de vallons arides et de hauteurs desséchées, je me doutais le moins qu'il pût y avoir, entre la colline que je gravissais et celle dont je voyais se profiler au delà le sommet rayé par la route, une ville de six à huit âmes, tapie au fond d'une riche vallée.

Cette vallée est un Éden; une jolie petite rivière y entretient une verdure perpétuelle, et les beaux vergers dont la ville est entourée sont renommés pour la qualité de leurs fruits. Je traverse le rio sur un pont de pierre d'assez bonne mine; au-dessous de moi, des enfants se

baignent; de jeunes femmes, dont le torse bronzé n'est protégé que par un simple foulard, lavent du linge; plus loin, la *recua* d'un arriero vient s'abreuver.

La ville a une assiette irrégulière, mais elle est bien bâtie; les maisons sont peintes de couleurs tendres et fraîches, relevées d'encadrements blancs. Une chapelle qui s'élève sur une hauteur voisine est d'un bon effet dans l'ensemble. Rien de remarquable, du reste; il me souvient seulement de quelques *cherimoyas* que Mignel me fit manger et qui étaient exquis. Ce fruit délicat et parfumé de l'*anone chérimolier* est pour moi le chef-d'œuvre de la Pomone équatoriale. On compte douze à treize lieues de Queretaro à San-Juan.

J'étais en route avant le jour le lendemain. En sortant de San-Juan se présente une côte assez rébarbative au delà de laquelle s'étend une plaine partiellement cultivée, mais où l'on ne rencontre aucune habitation jusqu'à l'hacienda qui porte le nom significatif de la *Soledad*, la Solitude. A peine le crépuscule permettait-il de discerner les objets, je m'arrêtai pour rompre le jeûne à mon habitude devant un buffet des plus primitifs établi sous un arbre, au pied d'un vieux mur, sur le bord du chemin. Quelques petits pots entourant un maigre feu de menus branchages, deux tasses, un *cantarito* à deux becs, une serviette blanche et quelques tortillas dessus, telle était la vue d'ensemble. Une femme était agenouillée près du foyer, attendant la pratique. Je ne sais pourquoi, au lieu de me faire servir en selle ainsi que j'en usais d'ordinaire en pareil cas, j'eus l'idée de mettre pied à terre.

Il faisait frais; déjà s'élevait ce léger souffle, précurseur du premier rayon de soleil dans ces climats. Je m'approchai du feu machinalement, promenant mes regards sur la campagne environnante. Cette belle vallée, avec son cadre de montagnes hardies, sauvage dans ses

décors, me séduisait à cette heure de mystère émouvant où la nuit perd ses ombres, où le jour n'en a pas encore. Le crépuscule est court sous la zone intertropicale, mais il a, comme partout, des effets surprenants. Les objets, vus à travers une atmosphère qu'a purifiée la fraîcheur des nuits, baignés d'une lumière neutre, se rapprochent à l'œil, qui perd en quelque sorte le sentiment de la perspective dans une perception merveilleuse des détails les plus éloignés. Le lever du jour a toujours été pour moi une des joies intimes du voyage.

Au milieu de ces jouissances dans lesquelles j'étais absorbé, une voix s'éleva pour me rappeler que mon *atole* refroidissait. Cette voix me parut tellement fraîche et mélodieuse que je ne remarquai point ce que l'observation avait de prosaïque, et, pour la première fois, mes regards s'abaissèrent vers la femme qui me servait. Disposé comme je l'étais à l'admiration, je tombai soudain en extase devant un visage à l'ovale raphaélesque, aux traits purs jusqu'à l'idéal. Ce n'était pas la beauté mâle, fière, provocante, de Concepcion, la tortillera de la Magdalena; c'était celle d'une vierge de quinze ans, aux grands yeux humides chastement baissés, au long regard intelligent, pensif, allongé par d'interminables franges noires. A demi nue aussi sous des haillons qu'enoblissait une propreté éclatante, elle laissait deviner cette grâce vraiment angélique de la créature qui n'est plus une enfant, qui n'est pas encore une femme, splendeur fugitive comme celle du bouton de rose en éclosion, que le pinceau de M. Ingres a su fixer sur la toile adorable de la *Source*.

Je renonce volontiers à trouver des mots pour rendre ce que je sentis à cette apparition éblouissante. Seule, seule, la nuit, au milieu de ce désert! Je regrettai presque de n'avoir pas cette naïveté antique qui m'eût permis de voir en elle un être surnaturel, incarné pour me faire

fête et me préparer de *Patole*. J'étais émerveillé, ravi. J'aurai voulu dresser en ce lieu trois tentes, trois tentes l'une dans l'autre, toutes de soie, de brocart, de velours, de drap d'or, cacher cette mignonne dans la plus secrète, m'y renfermer avec elle, et laisser à la porte, dans une éternelle faction, Miguel, l'animal dont la voix triviale troublait comme un accord faux l'harmonie de cette brune poésie; Miguel mangeant son ragoût de canard, et lançant des plaisanteries de faubourg à la petite fée qui ne lui répondait pas.

Elle s'aperçut bien de l'intérêt qu'elle m'inspirait et s'en montra heureuse, sans modestie fausse comme sans coquetterie, seulement le plaisir d'être admirée ajouta un rayonnement de plus à sa beauté, délia sa langue et lui inspira les plus aimables naïvetés. Je connus son histoire qui n'était ni assez romanesque, ni assez brillante pour que je la rapporte. Elle allait se marier, et me demanda si je ne connaissais pas son futur, José Maria, dont elle me dit beaucoup de bien. Puis elle s'enquit de mon passé et me donna de bons conseils pour mon avenir.

Quelle bonne femme que la Mexicaine! On est obligé de n'en parler qu'avec une extrême réserve pour éviter de tomber dans un enthousiasme déplacé, mais est-il un voyageur consciencieux qui n'ait fait son éloge? Quels trésors de bonté, de soumission, de compatissance, de dévouement dans ce cœur intelligent! Quel mélange incompréhensible au premier abord de faiblesse et d'énergie, dans lequel on démêle, avec un peu d'observation, un fonds inépuisable d'attachement à exploiter. S'attacher, devenir le complément d'une nature virile, voilà ce que demande cette femme de la nature, voilà la cause de toutes ses faiblesses, car elle souffre et dévoie quand elle s'attache à faux. Elle veut de l'amour, mais de l'amour de bon aloi et non cette passion quintessenciée, menteuse, désespérée, qui vit d'inanition et meurt de

*nourriture*; succédané vénéneux que tant de petites filles rêvent encore sur la foi d'une pléiade de pâles satellites de Werther qui jettent sur notre siècle leurs dernières lueurs malades. Ce platonisme de la débauche ne peut séduire une femme née sous le soleil aphrodisiaque des tropiques, qui ne se méprend pas sur le sentiment au point de ne pas savoir où le bât la blesse, et n'aspire point à mourir poitrinaire. Ce qu'elle demande c'est l'attachement d'un homme fort et juste, aussi fort qu'elle est douce et aimante, aussi juste qu'elle est dévouée. La Mexicaine est la perle des Amériques espagnoles.

Le premier rayon du soleil vint enfin illuminer le visage de ma charmante hôtesse et m'avertir que j'avais déjà perdu trop de temps. J'aurais volontiers passé là bail à vie. Il fallut remonter à cheval et s'éloigner.

Des bouquets d'arbres disséminés tant sur le plateau que sur les revers des montagnes environnantes, donnent une physionomie particulière au pays; la végétation arborescente est toujours saluée avec joie par le voyageur étranger au Mexique, et il ne peut moins faire que d'en mentionner l'existence toutes les fois qu'il la constate. Les Espagnols ont poussé très-loin la manie du déboisement. « Ce dépouillement du terrain plaisait, dit-on, à l'imagination espagnole; il lui rappelait les plaines de la Castille, ces plateaux de l'Europe où la nudité du paysage est un texte de lamentations pour tous les voyageurs. » Cette explication de Prescott a sa valeur, mais on allègue une autre raison qui me paraît plus concluante et plus d'accord avec le caractère des conquérants, c'est que là où il y avait des arbres dans les champs, les Indiens se couchaient volontiers à l'ombre au lieu de travailler.

Cette plaine porte le nom de Llano del Cazadero, ou plateau des Chasseurs, en mémoire d'une chasse pantagruélique dont le premier vice-roi, don Antonio de Men-

doza, se passa la fantaisie vers le milieu du seizième siècle; quinze cents Indiens furent employés à rabattre le gibier qui tomba par hécatombes.

Au delà de l'hacienda de la Soledad, la contrée est irrégulière; de loin en loin on traverse un pauvre pueblo, dont les huttes d'adobes menacent ruine.

A douze lieues de San-Juan del rio environ, un bâtiment carré à un étage, de nobles dimensions, se dresse inopinément à l'œil du voyageur au milieu d'une contrée sauvage, et rappelle ces palais enchantés que les chevaliers errants ne manquaient pas de rencontrer au milieu des plus âpres solitudes. C'est un hôtel de la Compagnie des diligences nationales. En face, de l'autre côté de la route et du ruisseau turbulent qui donne son nom à l'endroit, apparaissent les murs de clôture de l'hacienda d'Arroyo Zarco. Des rochers, quelques mornes couronnés d'aloès, quelques frênes et quelques sapins complètent le décor.

La cour de l'hôtel est vaste, entourée de cloîtres soutenant au premier une galerie également couverte. L'étage supérieur est consacré aux voyageurs des diligences, le rez-de-chaussée au commun des martyrs; en bas, les cuartos n'offrent que l'ameublement primitif des posadas ordinaires; en haut, ils étalent un confortable qui me donne à réfléchir et je me fais la fête de passer la nuit dans des draps blancs, quoi qu'il dût m'en coûter. J'avais compté sans mon hôte: le majordome m'apprit, à mon grand désappointement, que pour mériter la faveur que je sollicitais il fallait avoir passé par le purgatoire de la diligence.

A quelques milles au sud d'Arroyo Zarco se trouve le village d'Aculco, auprès duquel se livra, le 7 novembre 1810, la célèbre bataille de ce nom, entre les insurgés commandés par le curé Hidalgo et les Espagnols sous les ordres de Calleja, dans laquelle ces derniers demeurèrent vainqueurs.

Les nuits sont fraîches à Arroyo Zarco; on y sent l'influence de l'air subtil des montagnes. Le plateau est élevé; depuis Salamanca on monte sans cesse. Salamanca est à 1757 mètres; Celaya, 1835; Queretaro, 1940; San-Juan del rio, 1978; Arroyo Zarco, 2200 environ. La vallée de Mexico est plus élevée encore (2277 mètres). On peut se faire une idée de ce que serait le séjour de ces plateaux sous nos latitudes, en songeant que le Plomb du Cantal, le point le plus élevé de l'Auvergne, n'a que 1856 mètres. Dans la zone torride, cette élévation est le gage d'un printemps perpétuel.

Arroyo Zarco se trouve dans l'État de Mexico, vaste territoire de 51 000 kilomètres carrés environ, ce qui est approximativement la superficie de la presqu'île du Danemark. Sa population est de douze cent et quelques mille habitants. Il a pour chef-lieu Tezcuco et non Mexico qui, en sa qualité de capitale de l'Union, forme avec sa banlieue un district indépendant, jouissant d'une vie administrative particulière: c'est le *distrito* ou *partido federal*. L'État est divisé en huit districts: Acapulco, Tasco, Cuernavaca, Toluca, Mexico, Tula, Tulancingo et Huejutla.

Cette province est excessivement montagneuse; aussi les différences de niveau des plateaux et des vallées y créent-elles de grandes différences de température, et l'on y rencontre successivement tous les climats et les produits des trois zones. Une foule de cours d'eau, grands et petits, sortent des flancs de ces hauteurs et portent la fertilité dans les vallées.

Un grand nombre de volcans éteints, la configuration du sol, l'abondance des basaltes, de l'obsidienne et autres produits éruptifs, enfin les richesses métalliques répandues dans le sous-sol, attestent que cette région a été particulièrement tourmentée jadis par l'action du feu intérieur. On ne compte pas moins de dix anciens cratères

dans le périmètre de la vallée de Mexico seulement. Le Popocatepelt, la Montagne qui fume, et l'Istaccihualt, la femme blanche, sont, il va sans dire, les plus beaux fleurons de cette redoutable couronne. Le premier mesure 5422 mètres : c'est, jusqu'à présent du moins, le roi de la Cordillère mexicaine. Le second n'a que 5081 mètres, et cède le pas à l'Orizava (province de Vera-Cruz).

#### CHAPITRE XIV.

Los Organos de Actopan. — Les *arrieros*. — La Cañada. — Tepeje. — Huehuetoca et le *Desague*. — Topographie de la vallée de Mexico. — Guadalupe. — Vierge miraculeuse. — Sa rivalité avec la Vierge de los Remedios. — Mexico.

En sortant d'Arroyo Zarco, on suit un chemin pierreux et malaisé qui traverse une région accidentée, couverte de bouquets de chênes rabougris et clair-semés. Ce doit être un lieu de prédilection pour les voleurs, et comme on m'avait prédit à la fonda une mauvaise rencontre dans la sierra de Calpulalpan, — c'est le nom de cette petite chaîne, — je voyageai là *con la barba al hombro*. J'en fus encore pour mes frais de vigilance.

D'Arroyo Zarco à Mexico, la route carrossable fait un crochet par la vallée de Tula; je pris le chemin plus direct des montagnes par Tepeje del rio. Une plaine assez sauvage succède à la sierra; de loin en loin on y rencontre un triste village entouré de quelques terres travaillées; les habitants ont l'air peu avenants. Enfin, je m'engage dans les montagnes au delà desquelles se trouve la vallée de Mexico.

Ces montagnes sont nues et désertes, très-tourmentées,

mais l'horizon est parfois grandiose quand la route gravit quelque sommet; les lignes ont de la majesté et le pittoresque est poussé jusqu'à l'audace. Je fis halte malgré moi sur un de ces points élevés pour savourer un peu mon enchantement : cette région pétrifiée au milieu d'efforts convulsifs, sur laquelle le soleil, déjà penché sur l'horizon, jetait une lumière oblique dont les splendeurs étaient relevées de grandes ombres, ces gorges où se formait l'obscurité et d'où s'exhalaient des vapeurs nacrées, ces sommets dorés, ce torrent qui lamait d'argent le flanc abrupt et sombre d'une croupe voisine, tout cela valait bien un acte muet d'adoration à mère nature, si belle quand elle n'est pas frelatée, si généreuse surtout pour qui ose aller l'admirer là où elle ne l'est pas.

La route s'engouffre dans un entonnoir profond à mes pieds, sans que je puisse voir encore par quels capricieux méandres elle va m'amener jusqu'en bas. Dans le lointain, au nord-est, une cime bizarre se dresse brusquement, comme un fer de lance, au-dessus des lignes bleues de l'horizon. Un brave muletier, dont le troupeau me précède et qui se vante d'avoir parcouru en tous sens le vaste territoire de la république, me fait reconnaître dans cette fine pointe le cerro de los Organos ou de *Mamanchota*, une des curiosités de ce pays si curieux. C'est une aiguille de rochers qui n'a pas moins de cent mètres d'élévation, à laquelle sert de base une montagne de sept mille deux cent soixante-dix mètres environ : elle domine le pueblo d'Actopan.

L'hacienda de la Cañada est située au fond de la gorge; on y descend par une rampe en zigzag assez hardie, étayée çà et là par des muraillements. J'ai fait une douzaine de lieues depuis le matin; mon intention était de pousser jusqu'à Tepeje, à cinq ou six lieues de là, mais l'heure avancée m'arrête à l'hacienda, immense bâtiment carré qui renferme un meson et une fonda. D'ailleurs,